

NATHACHA APPANAH

TROPIQUE  
DE LA VIOLENCE

roman

*nrf*

GALLIMARD

- Là? demandai-je.  
— Là, me répondit Gatzö. C'est un beau pays.

Henri Bosco, *L'enfant et la rivière*

## *Marie*

Il faut me croire. De là où je vous parle, les mensonges et les faux-semblants ne servent à rien. Quand je regarde le fond de la mer, je vois des hommes et des femmes nager avec des dugongs et des cœlacanthes, je vois des rêves accrochés aux algues et des bébés dormir au creux des bénitiers. De là où je vous parle, ce pays ressemble à une poussière incandescente et je sais qu'il suffira d'un rien pour qu'il s'embrase.

Je ne me souviens pas de toute ma vie car ici ne subsistent que le bord des choses et le bruit de ce qui n'est plus.

Je me souviens de ça.

J'ai vingt-trois ans et le train arrive, bleu et sale. Je quitte la vallée de mon enfance où j'ai été une petite chose faible et perdue, écrasée par les montagnes. Je ne peux plus voir le noir de l'hiver dégouliner sur les maisons et les visages, je ne supporte plus l'odeur moisie dans l'air dès le matin, je ne supporte plus ma mère qui perd la tête, qui parle tout le temps et qui écoute Barbara à longueur de journée.

J'ai vingt-quatre ans et je suis toujours aussi faible et perdue. Je termine mes études d'infirmière dans une grande ville. Je vis dans un vaste appartement avec trois autres étudiants et, certains soirs, le bruit, la lumière et les conversations me font l'effet d'un trou noir qui m'engloutit. J'ai plusieurs amants, je baise comme une femme que je ne connais pas et qui me dégoûte un peu. Je prends, je quitte, je reprends et personne ne dit rien. Je choisis de travailler la nuit, à l'hôpital. Parfois, je m'allonge sur les lits défaits, encore chauds, et j'essaie d'imaginer ce que c'est d'être quelqu'un d'autre.

J'ai vingt-six ans et je rencontre Chamsidine qui est infirmier comme moi. Quand il s'adresse à moi pour la première fois, il m'arrive quelque chose d'étrange. Mon cœur, cet organe qui était solidement attaché dans ma poitrine, descend dans mon plexus et il bat désormais ici, au milieu de moi, au centre de moi. Chamsidine est large d'épaules et peut porter un homme adulte dans les bras sans grimacer. Quand il sourit, je dois respirer profondément par le ventre pour ne pas défaillir. Quand il rit de son grand rire en cascade, je sens mon sexe s'ouvrir comme une fleur et je serre les jambes. Toutes les infirmières se sont un peu entichées de ce grand Noir qui vient d'une île appelée Mayotte mais je ne sais pas pourquoi c'est moi qu'il choisit, un soir de garde. Je suis timide devant cet homme. J'ai vingt-six ans et je tombe. Il me parle comme s'il m'avait attendue depuis longtemps. Il me raconte des histoires et des légendes de chez lui, de ce qui lui est arrivé quand il était petit, la

fois où il avait fait ceci, quand sa mère lui disait cela et, moi, j'écoute en silence, émerveillée. J'ai l'impression que Cham a vécu sur une île aux enfants, verdoyante, fertile, une île où l'on joue du matin au soir, où les tantes, les cousines et les sœurs sont autant de mères bienveillantes. Quand je me lève le matin, dans la ville bruyante, je pense à ce pays-là.

J'ai vingt-sept ans et je me marie. Je ne me souviens pas de ma robe mais je me souviens que ma mère attend avec moi devant la mairie. Le vent est si fort qu'il a renversé les bacs de buis disposés dans la cour pavée de la mairie. Chamsidine est en retard. Ma mère me dit *Fais attention Marie, tous les hommes sont les mêmes*. Cham arrive alors en courant, en riant.

J'ai vingt-huit ans et je vis à Mayotte, une île française nichée dans le canal du Mozambique. Nous louons le premier étage d'une maison dans la commune de Passamainti, à quelques kilomètres du chef-lieu, Mamoudzou. Je travaille comme infirmière de nuit au CHR. Chamsidine, lui, est en poste à l'hôpital de Dzaoudzi. Chaque matin quand je termine mon service à six heures, quelle qu'ait été ma nuit, quelle qu'ait été la dureté de cette garde-là, je marche lentement, légère, si légère, dans le matin. Je descends la côte et je sais que la petite fille m'attend. Elle est rousse de poussière, ses pieds et ses mains sont épais comme ceux des ouvriers, ses cheveux sales et gris. Elle m'attend en souriant. Avant de quitter le service, j'ai récupéré à la cafétéria ce qui traîne, un paquet de biscuits, une orange ou une pomme. Entre

elle et moi, c'est une étrange relation qui s'est nouée depuis que je travaille ici. Je m'arrête devant elle, elle me sourit, et je lui donne ce que j'ai à donner. Elle ne me dit jamais rien, ni bonjour, ni merci, ni au revoir. Elle tend rapidement la main, je sens qu'elle ne veut pas donner l'impression de faire la manche, d'ailleurs elle me regarde, moi, dans les yeux et jamais ce que je pose dans sa paume. Elle referme aussitôt les doigts et cache sa main derrière son dos. Son sourire s'élargit un peu. C'est un petit bonus à la mesure du petit rien que je lui donne. Je ne sais pas si elle comprend le français. Je ne lui ai jamais donné mon nom et je ne lui ai jamais demandé le sien. Peut-être qu'elle vit dans la case en tôle que j'aperçois entre les arbres maigres, sur la colline. Peut-être qu'elle vit cachée dans les bois, comme beaucoup de familles de clandestins. Peut-être que ce que je lui donne va être partagé à plusieurs. Peut-être. Mais je ne pense pas beaucoup à ces choses-là. Je fais ce que je fais, cela ne me coûte rien, cela ne l'oblige pas à être reconnaissante, cela dure trente secondes à peine, je continue ma route et j'oublie la petite fille.

Je ralentis devant la foule bigarrée qui attend l'ouverture des bureaux de la préfecture. Les conversations semblent légères, le soleil est encore timide. Le drapeau bleu blanc rouge flotte haut. Devant la grille fermée, il est encore temps d'espérer décrocher un ticket qui permette de voir un agent et, enfin, expliquer son cas, sa vie, le pourquoi du comment, déposer son dossier de demande de permis de séjour, réclamer un récépissé, s'enquérir

d'une carte de séjour, espérer un renouvellement, une écoute, un sursis, un sésame.

De l'autre côté du trottoir, quasiment en face, il y a l'autre foule bigarrée, celle du dispensaire. Cent tickets sont distribués par jour et certaines personnes attendent depuis quatre heures du matin. Ici aussi, c'est encore calme. Quand je passe, les deux groupes se touchent presque, je suis au milieu, je me demande combien d'entre eux, à droite ou à gauche, sont arrivés en kwassas kwassas, ces embarcations de fortune dans lesquelles s'entassent des clandestins venus des autres îles des Comores.

Je me souviens de ça : je me faufile discrètement entre les deux groupes comme je me faufile entre deux lames tranchantes de couteau et, une fois de l'autre côté, je ne peux m'empêcher de respirer profondément, comme soulagée.

Je marche encore jusqu'au débarcadère ; en chemin j'achète des bananes, des piments, des tomates. Je respire l'odeur de ce pays que j'affectionne, je regarde le fond de l'eau, j'admire les femmes. J'aime observer les enfants qui viennent plonger dans la rade. Ils prennent leur élan sur la jetée de béton, leurs jambes noires et maigres comme des bâtons filant à vive allure. Arrivés au bout, ils se jettent dans l'océan en remontant les genoux, ouvrant les bras, criant leur joie.

Quand accoste la barge, ce bateau bleu et blanc qui fait la traversée entre Petite-Terre et Grande-Terre, je repère Cham de loin, chaque jour plus beau, chaque jour plus irréel dans sa manière d'être à moi.

Nous rentrons chez nous, nous dormons, nous nous aimons et nous nous réveillons au mitan de la journée. Quand je ne travaille pas, j'aime regarder la nuit de notre balcon. Elle est bleue par endroits, noire à d'autres. Les étoiles sont agglutinées par centaines dans le ciel. J'aime entendre le battement des ailes des roussettes. Sur le plateau de la mer, des points jaunes bougent telles des lucioles. Ce sont les lumières des barques de pêcheurs qui sortent avec une lampe à huile accrochée au mât pour attirer les poissons.

J'ai un tel désir pour ce pays, un désir de tout prendre, tout avaler, gorgée de mer après gorgée de mer, bouchée de ciel après bouchée de ciel.

J'ai vingt-neuf ans et il faut me croire. Chaque jour monte l'attente, chaque jour gonfle l'espoir d'avoir un enfant. J'égrène les mois avec des rêves, des rires et des câlins. Les comptines remontent de mon enfance comme par magie, *Tourne tourne petit moulin frappent frappent petites mains*, et ma tête est unealebasse remplie de choses qui semblent à portée de main et qui pourtant se refusent à moi. Il y a tant d'enfants ici, tant de femmes enceintes, tous ces bébés dans tous ces bras, pourquoi pas dans les miens? Tous ces bébés nés sans même qu'on les désire, alors que, moi, je prie, je supplie. Quand vient le sang chaud dans ma culotte chaque mois, je pleure et je maudis toutes ces mères que je vois à l'hôpital qui ne connaissent rien à rien, toutes ces clandestines venues accoucher sur cette île française pour des papiers et je me retiens de leur demander *Mais tu le veux vraiment ce bébé ou tu veux juste venir*



à Mayotte et avoir des papiers? Je change, j'enfle mais il n'y a que de la mauvaise graisse en moi, ma tête tourne et mes paroles virent à l'aigre comme du lait. Le matin, tous ces miséreux qui attendent leurs papiers et tous les autres qui attendent des soins médicaux m'agacent, ils sont trop nombreux, ils sont trop bruyants, trop ceci, trop cela. Il faut me croire. Je deviens folle, je ne suis plus moi-même. Je titube.

J'ai trente ans et je ne fais que cela : attendre et pleurer.

Un jour, à l'aube, alors que je suis sur le point de terminer mon service à l'hôpital, le sang arrive. La veille j'avais calculé, six jours de retard et ma tête, oh ma tête si vous saviez ce qu'il y avait dans ma tête, j'avais un bébé, j'avais un prénom, j'avais des histoires, *Vole vole petit oiseau nage nage poisson dans l'eau*, j'avais une belle cérémonie, j'étais une maman avec des vêtements traditionnels mahorais et toute la famille de Cham me vénérât pour ce bébé métis qui aurait un bon djinn pour le veiller toute sa vie.

Je marche avec attention, je me fais légère, je fais des prières, je vais à la petite chapelle à Dzaoudzi et j'allume trois cierges. Je prie tellement fort que mes oreilles bourdonnent. Mais le sang épais et gluant dégouline quand même entre mes jambes à l'aube et je rentre chez moi, je ne prends pas de paquets de biscuits, ni de pomme, ni d'orange et, arrivée au virage, je la vois mais je ne la vois pas vraiment, je ne sens que ce flot entre mes jambes et je voudrais coudre ce sexe avec du gros fil noir pour qu'il ne coule plus. Je passe sans un regard devant

la petite fille et j'entends *Hé! hé!* Je me retourne et elle me sourit, les deux mains écartées comme ça, vides.

Il faut me croire, je suis devenue folle. Je ramasse un bâton et je me mets à courir vers elle en hurlant je ne sais plus quoi, peut-être *Casse-toi*, oui peut-être c'est ça, et c'est comme un chien galeux que je chasse. Elle détale en vitesse, je ne peux pas la suivre en haut de la côte, entre buissons et déchets. Je lui lance le bâton dans le dos. Elle hurle et moi aussi.

J'ai trente et un ans et Cham m'a quittée. Il a déjà une autre femme, une Comorienne qu'il a rencontrée je ne sais où. La pute. Elle s'habille avec des vêtements colorés que j'appelle des costumes de clown, elle porte le masque de santal sur le visage et ça lui fait un visage de clown. C'est une pute de clown. Elle a des fesses rebondies, une peau jeune et noire. *Tu veux du noir maintenant? Tu te fais des petites clandestines? Ma mère avait raison, vous les hommes vous êtes tous les mêmes. C'est bien de baiser des nègres?* Voilà ce que je demande à Cham tandis qu'entre mes jambes coule le sang rouge et épais et que sa main atterrit sur ma joue. À ce moment-là, il faut me croire, je voudrais qu'il me frappe encore et encore, que sorte enfin de moi cette femme qui crie de telles horreurs!

Parfois, la nuit, quand je suis seule dans la maison, je voudrais pouvoir entendre à nouveau le bruit humide que faisaient nos corps quand ils se frottaient l'un à l'autre, je voudrais écouter le battement des ailes des roussettes dehors et m'endormir, bercée par le léger ronflement

de Cham. Je voudrais regarder les pales du ventilateur tourner tandis que nous faisons l'amour. Quand je suis seule et que je suis à nouveau faible et perdue, je fais semblant de serrer le corps de Cham, de respirer son odeur, de lécher sa sueur. Je lave de ma langue les mots qui blessent, je gobe entière la colère, je frotte avec mon corps la surface de notre amour pour qu'il soit de nouveau lisse et velouté.

Mais Cham ne m'aime plus, il me regarde avec des yeux éteints et une grimace sur les lèvres. Il demande le divorce mais je le lui refuse. Il part des jours et des jours puis il m'annonce qu'il s'est marié religieusement et je l'insulte encore mais je ne veux pas divorcer. J'ai perdu toute raison, je suis habitée par ma colère, ma frustration, mon aigreur et personne ne peut me sauver. Il m'annonce que sa pute de clown attend un enfant. Je déteste ce pays.

J'ai bientôt trente-trois ans. Il m'arrive de croiser la pute de Cham qui pousse un landau dans les rues de Mamoudzou. Elle n'a pas de papiers et parfois me vient l'envie de la dénoncer comme faisaient les gens pendant la guerre. Je suppose qu'il suffirait que je téléphone à la PAF\*<sup>1</sup> et, ensuite, je pourrais attendre tranquillement devant chez elle pour voir comment ils la chassent cette chienne, comment ils la dénichent et la mettent dans leur jeep, *Bye bye pute de clown, retour à Anjouan, le ticket*

1. Voir, pour les termes (ou sigle) suivis d'un astérisque, le glossaire de la page 177.

*aller est gratuit.* Mais ce landau rouge cerise m'arrête car, il n'y a pas si longtemps, j'ai moi aussi rêvé d'un landau comme ça à promener dans les rues de Mamoudzou. Alors, je passe mon chemin.

J'ai bientôt trente-trois ans et ce soir-là, le 3 mai, je travaille. Il pleut à verse depuis plusieurs jours, il n'y a pas grand monde et je suis dans la salle des infirmières, seule, à lire. Je n'ai plus d'amis, je ne vois plus ceux qui me connaissaient quand j'étais avec Cham. De toute façon, je n'ai plus envie de ces choses-là, les soirées au clair de lune, les bavardages sur le pays, sur la misère, sur la décrépitude. Il n'y a que Patrick, l'aide-soignant, qui m'adresse encore la parole. Parfois quand je le vois avec sa chemise à fleurs, son ventre en goutte d'huile, quand je surprends son regard de chasseur sur les jeunes femmes noires, j'essaie d'imaginer le Patrick qui est arrivé à Mayotte il y a quinze ans avec femme et enfants. Avait-il cette odeur de cigarette, de sueur et d'eau de Cologne sur lui, avait-il déjà fermé son cœur et sa tête, imaginait-il passer ses vendredis soir à la discothèque Ninga, assis comme un nabab, entouré de jeunes Comoriennes et Malgaches qui se parfument le sexe au déodorant? Avait-il au moins essayé de résister ou avait-il tout envoyé balader quand il avait compris le pouvoir qu'a un homme blanc ici? Mais je ne le juge pas, ce pays nous broie, ce pays fait de nous des êtres malfaisants, ce pays nous enferme entre ses tenailles et nous ne pouvons plus partir.

[...]